

”Zonard” : entre transmissions passées et interactions au quotidien

Tristana Pimor

► **To cite this version:**

Tristana Pimor. ”Zonard” : entre transmissions passées et interactions au quotidien. Congrès AFIRSE, UNESCO, ”La recherche en éducation dans le monde où en sommes nous?”, Jun 2011, paris, France. hal-01228091

HAL Id: hal-01228091

<https://hal-upec-upem.archives-ouvertes.fr/hal-01228091>

Submitted on 12 Nov 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Pimor, T, « "Zonard" : entre transmissions passées et interactions au quotidien », Congrès AFIRSE, UNESCO, (La recherche en éducation dans le monde où en sommes nous ?), 14-17 juin 2011 : Paris.

Au cours des années 90, en France, les travailleurs sociaux, médicaux et certains sociologues notent la présence de jeunes dans la population des sans domicile fixe. Considérée auparavant comme constituée de clochards ou de routards de la beat génération, cette population qui vit en groupe, à l'allure singulière, questionne (Vexliard, 1997 ; Oblet, Renouard, 2006).

Depuis les manifestations violentes des banlieues de 1981ⁱ à 2006, la jeunesse en perte, agressive, devient un thème central pour la presse et le sens commun. Face à ces jeunes qui font peur, les publications scientifiques affluent et tentent de saisir ce qui anime cette jeunesse en *galère* (Baudier, 2003 ; Dubet, 1987 ; Rubi, B, 2005 ; Moignard, 2008).

À côté, d'autres jeunes arpentent le centre des villes. Ils ne tiennent pas les murs des grands ensembles, mais ceux des commerces. Ils se donnent à voir dirait-on. Des cheveux en crête, des dreadlocks, des piercings, des habits militaires, de larges sweat-shirts aux inscriptions provocatrices (« Médoc Society », « Fucking Hard Core », « Shepperⁱⁱ », etc), bref une apparence qui visuellement attire le regard, les foudres quelques fois. Ils sont quinze à vingt devant un supermarché, bières et cigarettes à la main, entourés de leurs chiens bien plus nombreux qu'eux. Ils alpaguent les clients. Les reportages télévisuels s'en emparentⁱⁱⁱ, les arrêtés contre ou sur la mendicité pullulent, leurs abrogations aussi (Bertrand, 2003 : 145 ; Damon, 1996). Une gêne s'installe. Le sens commun peine à catégoriser ces jeunes. Qui sont-ils ? SDF ? Délinquants ? Toxicomanes ? Ils ne rentrent dans aucune case. En squat, en camion, en tente, dans la rue, ils habitent, se déplacent, selon des modalités différentes qui pourraient laisser penser qu'il s'agit d'individus distincts. Néanmoins, ils se reconnaissent comme appartenant à un même groupe : « *laZone* ».

Le peu de travaux français sur le sujet et une certaine insatisfaction m'ont amené à reconsidérer tout d'abord la définition de la population elle-même, son mode de production et le nom qui lui est attribué. C'est par une approche méthodologique donnant primauté au terrain, que je pense dépasser certains biais des recherches antérieures françaises et offrir un regard différent plus interactionnel du phénomène *Zonard*.

Je débute donc cet exposé par une présentation des divers noms donnés à la population des *zonards* en France et en Amérique du Nord. Ce recensement et par la suite la définition de la population par le terrain et les *Zonards* eux-mêmes, permettent de démontrer l'utilité d'une approche par la théorie ancrée (Glaser, Strauss, 1999), du partage de l'autorité scientifique dans les recherches sur la marginalité dans un contexte scientifiquement lacunaire. Puis, je poursuivrai avec une modélisation de la carrière zonarde, pour finalement mettre en évidence l'importance des facteurs interactionnels quotidiens dans la pérennisation du phénomène zonard

1. Florilège d'appellations et confusions.

Bien avant de connaître les « jeunes en errance » ou « errants », je débute des investigations sur un phénomène connexe : « les conduites à risque » chez les personnes toxicomanes actives. Cherchant dans le champ des addictions, les rapports Trend de l'OFDT^{iv} (2001, 2004) et les discussions avec les professionnels du secteur me firent connaître les termes « jeunes en errance ». Cependant, outre les travaux de Déquière (2007) et Pattegay (2001) — Pattegay pointe justement le problème de la nomination de ces jeunes — aucune production scientifique ne s'y réfère. La porosité de la catégorie engendre en effet de multiples confusions, y compris chez les praticiens. En addictologie, les jeunes en errance sont les mêmes individus que ceux de cette enquête ; dans les clubs de prévention^v, il s'agit de jeunes « des quartiers » sans emploi ; dans le secteur de la psychiatrie : de malades sans domicile.

Pierre, assistant social en addictologie : « J'ai des fois le sentiment de me faire flouer intellectuellement, le phénomène jeune en errance, c'est quoi ? »

Le sens d'*errance* recouvre aussi bien celui de vagabondage, de désorganisation que de manque de discipline (CNRTL, 2009). D'emblée, la sémantique de ce mot nous gêne car elle induit un jugement et des conceptions objectivistes — individu/agent, réalité extérieure — opposées à l'approche compréhensive choisie. « La vérité d'un phénomène social résulte aussi du sens que donnent les sujets — en tant que sujets sociaux — aux événements et aux actes » (Debarbieux, 2006 : 128) et à leur propre définition statutaire. Nommer une population de manière arbitraire revient à

exercer une violence symbolique, à positionner le chercheur comme dominant, à axer son analyse sur des préconceptions ethnocentrées (Geertz, 1984 ; Debarbieux, 2006 : 127). D'autres noms vont être utilisés chez les francophones: jeunes de la rue, jeunes SDF, itinérants, nomades, squatteurs (Parazelli, 2002 ; Laberge, 2000 ; Dequiré, 2008 ; Guillou, 2008 ; Marpasat, Firdion, 2001 ; Poirier and al, 2000) ; et chez les anglophones : young homeless ou homeless youths, homeless adolescents, runaways, throuaway, push-out, street youths, street Kids, nomadic people of the street, youths at risks, outcasts, travellers (Brannigan, Caputo, 1993 ; Aviles, Helfrich, 2004 ; Cause and al, 2000 ; Gaetz. S, 2004 ; Hagan, Mc Carty, 1997 ; Kurtz, 1991 ; Whitbeck., 1997). Face à une population nommée par l'une de ces caractéristiques : manque d'hébergement, critère d'âge, lieu de vie, cause du départ du foyer familial, par leur mobilité, ne faut-il pas légitimement se demander ce que signifie une telle profusion d'appellations ? Les zonards cumulent en effet les divers critères que recouvre l'ensemble des noms évoqués sans pour autant constituer la population de chacune des catégories. Ce découpage de la réalité vise non pas la compréhension du mode de vie des acteurs, mais, s'attaque au manque, au problème que suggère le nom ainsi attribué. L'errant erre, donc nécessite une prise en charge psychosociale. Le SDF n'a pas de domicile, il réclame une politique de logement. Est-ce réellement efficient heuristiquement ? On ne fugue peut-être pas de la même façon suivant que l'on s'inscrit dans un gang ou dans un groupe de zonards. Le squat de famille clandestine et le squat de zonard ne répondent pas aux mêmes logiques. L'une est un mode d'habiter par défaut, synonyme de précarisation, l'autre peut être un mode de vie en partie assumé.

2. Une méthode avec le terrain.

L'ethnographie et l'approche par la théorie ancrée se sont donc imposées du fait du contexte scientifique. Des biais importants dans les méthodes de recueil et les analyses, liés aux caractères des recherches-actions, ici, souvent normatives et au terrain essentiellement institutionnel sélectionnant un type de population, ne pouvaient produire que des connaissances limitées, que des définitions et des nominations insatisfaisantes (Strauss, Glaser, 1995). Il n'était pas pour autant question de faire *tabula rasa*. Cependant, je partais sur le terrain sans hypothèses préalables, avec comme guide des questionnements naïfs : Qui sont les zonards ? Pourquoi et comment vit-on démunis dans la rue ? Quels désirs, quels projets les animent ? (Strauss, Glaser, 1995 : 89).

L'observation participante d'une famille de rue : *La family*^{vi} vivant dans deux squats mitoyens, fut ainsi couplée à 19 entretiens de vie compréhensifs de leurs membres. Avec 3 participants, j'en fis 2 espacés d'un an et demi ; et avec 1, 4 espacés d'un an chacun, permettant d'obtenir un aperçu longitudinal. De plus, pour affiner l'analyse interactionniste, des entretiens non-directifs auprès de travailleurs sociaux (9) et de commerçants (4) furent réalisés afin de mieux saisir l'identité virtuelle des zonards (Goffman, 1975). L'observation permit de saisir les facteurs interactionnels de l'identité zonarde de *La Family*, les récits de vie compréhensifs les facteurs du passé. L'immersion durant 3 années, à hauteur d'une présence constante de trois jours par semaine (de 14h à 2h00) pendant deux périodes de 6 mois, et de nombreuses visites mensuelles, dans les deux squats habités selon les époques par 5 à 10 personnes, et fréquentés par une vingtaine d'individus, fut décisive dans l'appréhension du mode de vie zonard. Je suivais les squatteurs de la *Family* et le plus souvent mes deux informateurs, tant sur leurs lieux d'habitations que dans la rue, chez des amis, dans les structures d'aide, commerces... Bien que facilement approchable, le caractère déviant de leur rapport au monde et fortement délinquant de leurs activités quotidiennes imposait un temps d'appropriation conséquent et une intensité relationnelle de quasi-amitié pour obtenir leur confiance. Cependant, les relations avec le groupe débutèrent il y a plus de 5 ans lors d'un travail de recherche au cours duquel je rencontrais mon premier informateur. John, en effet, m'ouvrit toutes les portes nécessaires. Rien n'aurait été possible sans lui. Il me présenta, me protégea en attestant de ma discrétion, de mon statut et de mon caractère tolérant. Il se rangea par la suite dans une vie ordinaire et le relais fut pris par Yogui, le leader des squats, qui s'imposa comme second informateur. Par sa réputation d'homme violent, je fus à l'abri de nombreux conflits mais aussi mise à l'écart de certaines confidences. Connue comme amie de Yogui, une certaine distance relationnelle liée à ce qu'il nomme du respect, sorte de crainte et de considération, m'était dévolue. Seules les filles se confiaient facilement, m'octroyant tantôt le rôle de grande sœur, tantôt celui de novice à initier. Il semble ainsi que la confiance accordée au bout d'un certain temps autorise le questionnement de certains tabous (violence conjugales, violence familiales). La place que l'on me conférait m'autorisait ainsi une certaine proximité quant aux vécus intimes des protagonistes (enfance, mal être, problèmes de couple...) mais, les actes présents qui pouvaient conduire à des incarcérations (comme la vente de stupéfiants, les cambriolages) m'étaient dissimulés

en partie. Ces activités étaient en revanche évoquées dans des entretiens sous la forme passée. Si j'étais affiliée au groupe en tant que connaissance et même parfois confidente, je n'en devins cependant jamais membre.

Toutes les données utilisées et toutes mes interprétations furent validées par les enquêtés : surtout par John, Yogui, Poly (Clifford, 2003 : 263-294) En sus, durant l'observation, je posais de nombreuses questions quant au sens de certains mots, actes, classements qu'ils pouvaient faire.

Certains demandèrent à lire mon carnet de bord et il ne fut pas évident de m'exposer autant, car j'y notais mes craintes, mes incompréhensions. Ces lectures permirent d'apporter des rectifications et offrirent des approfondissements. Je ne pus y écrire en revanche toutes mes réticences, mais les notais dans un autre carnet que je réunis pour mon usage sur le même fichier. Ce don aux enquêtés joua grandement en ma faveur, il contribua à me définir comme un individu entier et honnête, valeurs estimées dans le groupe et leva certains soupçons quant à mon statut de chercheur. Cette proximité impliquait d'une part, que les enquêtés me connaissent personnellement (ma vie, mes goûts, mes loisirs) et que je fusse associée à des activités déviantes (vols en magasin, fraude des transports en commun). Dans un contexte de déviance, c'est au prix d'une certaine déviance de type complicité que le chercheur peut réellement s'intégrer et par là, mieux comprendre la vision que les enquêtés ont du monde (Bourgois. P, 2001).

3. Zone , Zonards et La Family : définir par la description

« Notre idée de ce qui appartient au royaume de la réalité nous est donnée dans le langage que nous utilisons. Les concepts dont nous disposons mettent en place, pour nous, la forme d'expérience que nous avons du monde. » (Winch, 1958 : 15).

Il fut décidé par *La Family* que je les nommerai *Zonards*, ou *traceurs*, *teuffeurs* et pour certains, vivant en camion, *Travellers*. *La Family* est constituée d'un tiers de filles et de deux tiers de garçons accompagnés de chiens : Shanana âgée de 26 ans experte de la *Zone* ; Mumu, 18 ans, Mag, 20 ans, *Satellite* bourgeois ; toutes ex et actuelle petites amies de Yogui, 26 ans, le leader du squat n°1 ; Poly, 21 ans, atteinte d'amblyopie en couple avec Kundevitch rescapé d'un grave accident de voiture ; Miette, 20 ans, qui en trois ans basculera dans une logique de « camée »^{vii} ; Breton, 23 ans, vieil ami de route de John, « une baltringue »^{viii} qui sera chassé du squat tout comme Psylo, vieux punk de 35 ans, actuellement clochard ; John, 30 ans, qui se dégradant sera poussé par ses amis des squats à partir en post-cure ; Monsieur Z, 31 ans, mécanicien Hongrois, gérant le squat n°2, ; Sioux petite punkette de 17 ans qui reprendra ses études au lycée ; P'tit Jo âgé de 19 ans petit frère d'enfance de Yogui ; ADN punk de 20 ans discret et son ami Antifaf , 21 ans, ancien *Zonard* en appartement avec Marie, 19 ans, accro à l'héroïne ; Poisson un jeune de cité de 18 ans qui se ralliera à la *Zone*. À ce groupe s'adjoindront d'autres *Zonards* de passage : CC ,Traveller, petit ami actuel de Shanana avec qui elle partira en camion faire des saisons, Momo jeune maghrébin de 19 ans, en devenir *Zonard*, Chben, vieux *Zonard* de la vieille ayant fréquenté de nombreux squats militants punk, Trash, 20 ans, fils d'une mère chanteuse de punk et fils de rue de Yogui depuis ses 14 ans. Seul Trash restera. Brad, 28 ans, vieil ami de Yogui ayant vécu en squat avec lui débarquera avec sa compagne Laurie, 20 ans, déjà aguerrie par la vie de rue et s'installeront lors de ma deuxième période d'observation, caractérisée par un ralentissement des activités de deal et de vols. D'autres personnes, vivant en appartement pour la plupart, seront rencontrées brièvement lors de soirées : Manu un dealer important de la cité âgé de 40 ans qui me conduira, en observation cachée, dans un autre squat très sale, lieu de deal plus massif afin de me faire comprendre que *La Family* est un groupe au fonctionnement singulier, plus solidaire, plus affectif ; Annie et Panawane, un couple de travailleurs précaires, amis de Yogui; et beaucoup d'autres que je ne verrai qu'une seule fois.

Tous s'identifient comme appartenant au même univers, celui de la « *Zone* », groupe beaucoup plus large que celui de *La Family*, regroupant tous les *Zonards* de France, voire d'Europe (je rencontrais en effet avec eux des Anglais, des Hollandais, des Allemands vivant de la même façon). Ils partagent des valeurs communes : la liberté, l'éclate, le voyage. La *Zone*, c'est aussi l'espace de mendicité, de rencontre que les zonards occupent. Il s'agit par ailleurs d'une attitude : « zoner » signifie traîner. Leur quotidien est rythmé par les fêtes au cours desquelles alcool, cannabis, et plus sporadiquement cocaïne, hallucinogènes sont consommés. Si l'utilisation de ces derniers est valorisée par l'ouverture qu'ils procurent sur « d'autres mondes » (intérieurs, ou révélant des vérités sur le monde) et par le partage d'expériences hédonistes communes, les opiacés, en revanche, sont vécus comme aliénants. Cependant, une grande majorité des membres du groupe en est dépendante. Bien que vivant au jour le jour, les

zonards ont une routine. Ils se lèvent entre midi et 16 heures, prennent un café, « tirent des douilles »^{ix} avec un bong^x. Ils passent leur après-midi à discuter de la société, de leurs projets, évoquent leurs souvenirs de fêtes et de « défonces » ou traînent pendant des heures en centre ville à la rencontre d'autres Zonards. Ils s'y rendent en bus, avec les chiens, sans titre de transport. Les squats sont situés en banlieue suite à l'intensification des expulsions en centre ville. Ceux qui n'ont pas le RSA, ou qui sont à court d'argent, mendient : Kundevitch et Poly, en couple, devant une boulangerie éloignée de la Zone, John devant un supermarché lieu notoire des rendez-vous zonards, Trash en déambulant dans une rue piétonne. D'autres plus rarement cambriolent des logements, des boutiques ... suivant les opportunités et écoulent les biens par l'intermédiaire de magasins d'occasions. Yogui, reste souvent au squat avec sa compagne pour dealer, bricoler la maison, son camion ; M. Z et Brad aussi. Les filles réalisent des coiffures : rasant certaines zones des cheveux, tissent des atebas, installent des tresses, des locks synthétiques. Le partage des tâches ménagères (nettoyage, course) n'est pas lié au genre, mais se fait informellement à tour de rôle. Ils se rendent de temps à autre dans des associations pour obtenir des aides financières, administratives, des seringues pour les injecteurs. Vers 18h, 19h, quelques-uns partent faire les courses pour le repas unique du soir, l'alcool et les croquettes des chiens (10kg par jour). Les achats communautaires peuvent être payés, volés à tour de rôle ou grâce à une caisse commune, suivant les époques. La nourriture peut aussi être obtenue en faisant les invendus, en ayant recours à des aides alimentaires. Les vêtements sont achetés dans certains magasins particuliers avec lesquels ils nouent des relations, et sont aussi récupérés dans les poubelles, troqués entre eux. Le soir, vers 21h, souvent, tous les habitants se retrouvent dans le salon du squat n°1, prennent l'apéritif en compagnie d'autres zonards venus pour l'occasion. John et Yogui préposés à la cuisine, élaborent un repas pour tous les présents sur un réchaud à gaz. Ils dînent aux environs de minuit autour de la table basse, en continuant à boire, à fumer du cannabis. Il arrive fréquemment qu'une caisse communautaire soit mise en place pendant la soirée pour aller chercher d'autres stupéfiants chez un dealer, pour payer une livraison à domicile ; ou qu'ils partagent ce que les uns les autres ont ramené. Les hommes gèrent les transactions. Les discussions vont bon train, la pièce est enfumée, les chiens vautrés sur les convives dans les canapés usés. Les plaisanteries fusent, les avertissements, les règlements de compte ont souvent lieu dans ces moments et peuvent dégénérer violemment (coups de pieds, de poings, morsures des chiens, plus rarement coups de couteaux). Lors de ces soirées, les rumeurs du milieu circulent, les décisions sur des futures « mises à l'amende »^{xi} se décident, les plans de deal aussi, ils évoquent les Free Party organisées pour le week-end dans lesquels ils comptent se rendre, les voyages qu'ils projettent, les emplois saisonniers qu'ils visent. Entre 2h et 8h du matin, les convives se dispersent, certains s'endorment sur les canapés, d'autres rejoignent leurs appartements, leurs chambres pour les squatteurs. Le squat est en effet organisé avec des espaces privés propres (chambre partagée ou non suivant le nombre d'habitants) et des espaces collectifs. L'eau, l'électricité, le chauffage sont installés avec toutes les commodités (WC, douche, lavabo).

La précarité économique (quoique relative pour ceux qui dealent) et de l'habitat (insalubre surtout) n'est pas perçue comme une relégation mais comme un choix qu'ils argumentent par une idéologie anti-consumériste, anarcho-primitiviste.

« SDF, c'est sans difficulté financière. » **Shanana**

Ils attestent qu'ils pourront s'ils le souhaitent réintégrer la vie normée, mais qu'ils n'en ont aucunement le désir.

S'affiliant au mouvement des Punks, des Travellers^{xii}, participants et organisateurs de Free Party^{xiii}, ils contestent le fonctionnement de notre société actuelle égoïste, matérialiste, coercitive et inégalitaire. Très proche de la contre-culture punk des années 80 (O'Hara, 1995), ils adhèrent à une présentation d'eux-mêmes reconnaissable et individualisée.

4. Le Zonard entre orientation préalable et opérationnalisation au présent.

Suite à cette description, en collaboration avec *La Family*, ont été dégagés des idéaux types, des sous-catégories dans lesquelles les membres du groupe peuvent s'identifier : *Zonard à temps plein*, *Zonard à mi-temps*, *Satellites*. Elles se réfèrent, pour certaines, à des moments différents de la carrière zonarde (Becker 1985) ou à des engagements dans cette culture plus ou moins impliqués (Cohen, 1955). Considérés comme déviants par la société, développant un système de vie et de présentation de soi marginales, le champ de la déviance m'est apparu comme éclairant (Becker, 1985, 27-28,48-65). Par ailleurs j'y ai adjoint les apports de Goffman (1975 ;1974, 1973a ;1973b) sur les interactions face à

face, le stigmate et ceux de l'ethnicité (Barth, Steiff-Frenart, Poutignat, 1995 ; Steiff-Frenart, 1998) qui m'ont permis d'identifier les formes interactionnelles à l'œuvre dans la création de la culture et de l'identité zonarde. En effet, les échanges avec *La Family* et les observations ont fait émerger l'existence de rapports tendus entre les *Zonards* et les autres groupes sociaux.

4.1. Le passé : famille, école, premiers pairs déviants

Les récits de vie indiquent tous que l'orientation déviante trouve ses sources dans l'enfance : environnement familial instable, précarité économique, difficultés scolaires comme les études américaines le soulignent. On note cependant une spécificité géographique française : la ruralité comme lieu d'habitat familial. Elle se caractérise par un enclavement, un chômage important et des problèmes de délinquance prédominants. Ainsi, nous rejoignons les conclusions américaines sur la facilitation des inscriptions dans un réseau de pairs déviants dans de telles conditions (Cohen, 1955 ; Kidd, Davidson, 2007 ; Whitbeck, 1997). Les familles souvent stigmatisées par leur situation sociale, géographique et par leurs attitudes repérées comme dysfonctionnelles par les services sociaux, ainsi que la conscience déjà très jeune des inégalités sociales chez ces acteurs concourent à l'élaboration d'un rapport au monde oppositionnel (Becker, 1985 ; Cohen, 1955). En effet bien que le jeune ne soit pas directement en cause, ses parents par un effet de contamination lui transmettent une identité socialement dépréciée (Goffman, 1975). L'étiquetage négatif et les disparités sociales génèrent des tensions qui poussent les jeunes à s'affilier à un groupe plus valorisant statutairement (Cohen, 1955 : 57-58 ; Merton, 1997).

« Et de là est montée un peu ma rage. Le fait que mon père qui est un gars bien, rentré dans la société, se soit fait enculer par la société, alors qu'il faisait tout pour élever ses enfants le mieux possible. » **Yogui**

De par une certaine proximité, entre les contenus de la socialisation familiale et zonarde le glissement de l'une à l'autre s'exercera dans une certaine continuité (Berger, Luckmann, 1996). L'éducation à la dure développe chez ces acteurs une vision naturalisante de la violence qui joue le même rôle éducatif, punitif dans les deux univers avec le même but : la conservation de l'ordre familial et zonard. On note une tolérance aux consommations d'alcool, de drogues, aux sorties tardives, un plébiscite aux bagarres entre jeunes, synonymes d'apprentissage de la virilité, de l'hédonisme aussi bien dans les transmissions familiales, que Zonardes avec cependant des degrés d'incitation différents.

« Ouais déjà au collège, on allait aux concerts, ça m'est déjà arrivé en 3e, voilà. » **Kundevitch**
« Mon grand-père, il a voulu me montrer comment c'était la vie, en fait il a voulu m'endurcir. ».

John

« Pour un enfant, on lui donne un demi-verre de vin rouge avec de l'eau dedans, à table, parce que c'est très bon pour le corps. » **Yogui**

Les conflits familiaux, vécus par les trois quarts des habitants des squats, constituent en sus des motivations de fuite de leur foyer. Quelques-uns sont initiés à la marginalité par leurs propres parents, eux-mêmes punks, routards ou encore malades mentaux. Bien que la socialisation familiale ne forme qu'un pli des socialisations de l'individu, elle offre par son caractère affectif des bases très ancrées et favorables à l'entérinement de ce cadre interprétatif déviant (Lahire, 1998 ; Mead, 2006).

Le parcours scolaire peut être identifié comme le second facteur concourant à la mise en œuvre d'une carrière déviante. Dès l'école primaire des difficultés de comportements apparaissent. Cependant, la forme scolaire proche culturellement de leur famille attache ces jeunes à l'institution, les maintient dans une dynamique d'acquisition des connaissances, entrave certains comportements déviants. En revanche, la forme plus anonyme des rapports enseignants/élèves au collège délite ce lien (Hirshi, 2009). Ainsi une majorité des enquêtés se déscolarise à 16 ans voire 14 ans. Notons d'emblée que les meilleurs niveaux scolaires sont obtenus chez les filles aux capitaux familiaux culturels et économiques plus élevés que les garçons (Bourdieu, Passeron, 1970).

La réalisation des premières infractions, étape initiale de la carrière déviante, vers 11 ans, est liée au désir d'adhérer à un groupe gratifiant.

« *Je les trouvais trop Cool !* » *Clara*

Ceux qui s'apparentent à la catégorie *Zonards à mi-temps* débiteront ces activités comme Mumu, Mag, Poly, plus tardivement, poursuivront une scolarité plus longue et obtiendront des emplois plus fréquents.

Ce groupe établit de nouvelles normes, de nouveaux critères statutaires qui définissent comme méritant les caractéristiques déjà possédées et les conduites dont ils sont capables : *système D*^{xiv}, consommation de stupéfiants, violence (Cohen, 1955 : 66). Les problèmes d'ajustement causés par l'injonction de réussite sociale inatteignable de leur place sont ainsi résolus (Merton, 1997 ; Cohen, 1955 : 59). Ces nouveaux critères représentent les valeurs de la culture groupale : hédonisme, virilité, courage, débrouillardise (Cohen, 1955 : 66). Novices, les experts leur enseignent les techniques de consommation, de vente, d'achat de cannabis, de vol, (si leurs parents ne les ont pas initiés). Ce premier groupe d'affiliation déviant n'est pas *Zonard*. Néanmoins, l'étiquetage de cancre, de « futur » délinquant tombe constituant la deuxième séquence de la carrière déviante (Becker, 1985). C'est en effet la reconnaissance sociale de la déviance d'un individu ou d'un groupe qui performe socialement son statut de déviant. Cette mise au banc le retraceur de surcroît des non-déviantes. L'école prévient la famille, des renvois sont prononcés. Les futurs *traceurs* testent alors plusieurs groupes déviants (jeunes de cité, *redskins*^{xv}, toxicomanes). Ils se distancient de plus en plus de leurs familles, vivent chez des copains. Le peu d'attachement aux institutions familiales et scolaires ne peut entraver l'élection plus avant d'une existence déviante et l'adhésion à un nouveau cadre de référence déviant (Cohen, 1955 : 54, Hirshi, 2006).

4.2. *Interactions au quotidien : l'intégration à la zone, le rejet des « normaux »*^{xvi}.

Vers 13 ans, ne fréquentant pas les lieux de fêtes juvéniles conventionnels, du fait de leur stigmatisation, du manque d'argent, des relations déjà établies avec des marginaux, ils se rendent en Free Party, rencontrent des *Zonards*, des *Travellers*. Fascinés par l'ambiance fantastique où les visuels^{xvii} d'elfes côtoient des humanoïdes, ils s'engagent, se rapprochent de leur futur groupe d'appartenance. L'installation en squat signe l'étape d'un engagement profond dans la déviance spécifiquement zonarde. Les *Zonards à mi-temps* hésitent pour certains à cette étape. Ils ne savent pas s'ils veulent réellement renoncer au confort d'un appartement. D'autres peuvent encore compter sur l'hébergement familial. L'adoption d'un chien, élément de la présentation de soi, estampille alors le novice de sa nouvelle identité sociale de *Zonard* (Goffman, 1973a), signifie au nouveau *traceur* son entrée dans sa famille de rue (M. Mauss, 2007). Les *Zonards à mi-temps*, souvent des filles, oscillent alors entre de pleines périodes de vie dans la rue avec leur compagnon zonard et un retour dans leur famille durant les moments difficiles. Cependant les tensions familiales dues à une inactivité et aux prises de toxiques espacent les visites, accroissent la dépendance à la famille de la rue. Un choix s'impose alors : embrasser foncièrement la vie de rue, acheter un camion — si leurs finances le leur permettent — et devenir *traveller*, ou s'orienter vers une vie normée pour rester dans leurs familles.

Les *Satellites*, quant à eux, généralement des travailleurs précaires ou d'anciens *Zonards* reconvertis vivant en appartement, ne sont pas du tout nomades et malgré la fréquentation de squat ne veulent absolument pas s'y établir. Ils adoptent de manière moins marquée la même apparence que les *Zonards à temps plein*, se rallient à leur vision du monde. La valeur travail les différencie cependant. D'emplois intérimaires en périodes de chômage, ils « galèrent » et tentent d'obtenir une situation professionnelle stable. Ils fréquentent eux aussi les Free Party, exercent les mêmes activités délinquantes : vols, deals, cambriolages, consommation de stupéfiants, avec une fréquence et une intensité moindres. La vie permanente dans la rue, la connaissance des membres de la *Zone*, de ces pratiques, règles, l'affiliation à une famille de rue, signent l'accession totale au statut *Zonard à temps plein*, dernière étape de la carrière zonarde. Par la suite, des échelons dans la hiérarchie peuvent être gravis. L'incarcération chez les hommes entérine le statut de chevronné, pour les femmes, une certaine durée de vie de rue est requise. La mobilité, les voyages à l'étranger vers l'Asie, l'Afrique où l'Amérique du Sud constituent des critères valorisants et sont souvent l'objet de nombreux projets. Un nomadisme plus restreint est cependant plus présent. Il consiste à se déplacer à travers la France et peut être motivé par plusieurs raisons : des conditions de vie trop difficiles, des problèmes judiciaires, des festivals, des amis à rejoindre, des travaux saisonniers, un rejet de la communauté zonarde.

Ici, *La Family* est une véritable famille de recomposition où chacun joue un rôle en fonction de ses compétences et de son ancienneté (les parents étant les plus expérimentés). Ce mode de vie nécessite une sélection des membres sur critères et un enseignement du cadre de référence. Le partage

quotidien de l'intimité inculque des pratiques, normes, valeurs, des interprétations communes du monde et une même endodéfinition. (J. Streiff-Fénart 1998 ; Kuhn in De Quieroz, Ziolkovsky, 1994 : 52).

Les interactions avec les autres, *les normaux*, vont au cours de cette socialisation exercer un effet catalyseur et renforcer l'identité groupale. Les stigmatisations sont sans cesse réactivées par les interactions quotidiennes avec les *normaux*. La présentation de soi des *Zonards* au cours d'activités publiques (mendicité, regroupement) est interprétée comme autant de signes de provocations, d'insécurité par les *normaux*. Leur ironie, leur apparence agressive, bafouent les règles de conduites classiques dans lesquelles on attend le SDF. Ils présentent une face inacceptable pour les *normaux* (Goffman, 1975, 12). Ainsi, ils vont être nommés : « punks à chien », appellation qui ne correspond pas au vocabulaire *Zonard* et qui révèle une dynamique normative de définition de leur identité et de leur rôle (J. Streiff-Fénart 1998). En tant que caste intouchable, on attend des *Zonards* qu'ils adoptent une attitude soumise et déférente. Or, s'y refusant, un hiatus relationnel se crée et accentue la stigmatisation. Cette désignation fait ainsi émerger le groupe *Zonard*, donne conscience à ses membres de leur appartenance (Barth in Poutignat, Steiff-Frenart, 1995 : 237-240 ; Goffman, 1975 : 36). L'identité zonarde sert alors à discriminer les membres des non-membres. Cette identité est à la fois exogène (car attribuée par les autres groupes) et endogène. (Poutignat, Steiff-Frenart, 1995 : 156).

L'identité zonarde s'exprime par des indices, des stigmates, qui se réfèrent à des critères et statuent sur l'appartenance ou non à la catégorie zonarde. (Poutignat, Streiff-Fénart, 1995 : 164, 211). Pour les *Zonards*, les critères d'appartenance au groupe, comme nous l'avons vu, sont issus de valeurs anti-consuméristes, non-matérialistes, communautaires, hédonistes, revendiquant l'extrême, le nomadisme comme norme de vie. Les indices comprennent : les cicatrices de bagarres, le ton brutal des discussions, un certain vocabulaire, les signes corporels d'intoxication, les vêtements usés, sales, les coiffures hors normes, le chien, la mendicité. Ils vont permettre aux *normaux* de construire des stéréotypes négatifs : délinquants, violents, toxicomanes, fainéants (Poutignat, Streiff-Fénart, 1995 : 182-188). Désirant s'exclure et revendiquer leur malaise social, les *Zonards* privilégient les marqueurs oppositionnels et exposent ainsi les frontières du système social auquel ils estiment appartenir (Poutignat, Streiff-Fénart, 1995 : 166). Les identités groupales nécessitent toujours la référence à une altérité et impliquent la dichotomie Nous / Eux. Les traits culturels *Zonards* (notés en italique), par l'accentuation des divergences avec ceux de la culture des *normaux* (notés en gras), ont pour fonction de maintenir des frontières intergroupes permettant la pérennité du groupe social *Zone* (Barth in Poutignat, Steiff-Frenart, 1995 : 214) :

- *La violence / la pacification*
- *L'intoxication / le culte de la performance, de la rentabilité, du corps purifié, en pleine forme* (Vigarello, 2005 ; Meidani, 2007)
- *L'anti-consommation/ la consommation comme marqueurs de la réussite sociale*
- *Le nomadisme / la sédentarité*
- *L'inactivité, la mendicité, le deal, le vol / le travail*
- *La communauté/l'individualisme* (Eremberg, 1996)
-

La discrimination Nous/Eux engendre alors une réglementation des formes interactionnelles (Barth in Poutignat, Streiff-Fénart, 1995 : 214) — conviviales, solidaires, affectives dans le groupe et utilitaires, provocatrices avec les non-membres — et génère une organisation groupale de type protection (Barth in Poutignat, Streiff-Fénart, 1995 : 213). Pour que l'identité soit effective, il faut que la catégorisation réalisée par les exo-groupes s'accorde avec l'identité zonarde propre. Les locks, les piercings, les habits militaires, la musique techno empêchent le classement de ces jeunes comme simples SDF et octroient une identification sociale de jeunes rebelles. Nommés « Punk à chien », les *normaux* les apparentent en effet aux punks des années 80. L'exo-définition de « Punk à chien » est alors endossée par ces jeunes, qui accentuent ces attributs. Cependant, se nommant eux-mêmes *Zonards*, ils exercent un renversement stigmatique, font valoir leur idéologie communautaire et sous-consommatrice (Poutignat, Streiff-Fénart, 1995 : 159). Perçus comme fainéants par les *normaux*, le terme « *Zonard* » est un pied de nez à la normalité car s'il contient bien ce premier sens, il évoque aussi l'insoumission à l'autorité (Poutignat, Streiff-Fénart, 1995 : 161). « Le *labelling* ethnique est alors généralement l'objet d'un rapport de forces dans lequel le groupe dominé tente d'imposer sa propre définition [...]. » (Poutignat, Streiff-Fénart, 1995 : 162). Les attributs culturels *Zonards* dévalorisants mutent en critères de valorisation (la violence, le dénuement, l'intoxication deviennent positifs).

Pour conclure

L'approche par la théorie ancrée choisie a donc permis d'une part, de réaliser une définition bien différente de celles proposées par les recherches françaises voyant dans la condition de *Zonard*, une fatalité subie, pathologique, sans réflexivité aucune ; et d'autre part, de ne pas accorder une importance démesurée aux seuls facteurs du passé (familiaux, scolaires, premières déviations, groupe de pairs) dans l'explication du phénomène *Zonard*. En effet, les interactions avec les autres groupes sociaux participent aussi de cette construction culturelle et identitaire. De manière dialectique, le mode de vie en marge, délinquant *Zonard* et la stigmatisation, la catégorisation sociale se nourrissent mutuellement. De même, ils font émerger ce groupe déviant et lui donnent une place sociale. Les logiques interactionnelles activent les mêmes mécanismes que ceux de l'ethnicité en créant une distinction nous/eux, des frontières sociales entre les groupes qui alimentent les hiatus interactionnels entre *Zonards* et *Normaux* déjà existants. La démarche utilisée a permis par un partage — bien que partiel — de l'autorité scientifique, de mettre en exergue les liens existants entre socialisation familiale, *zonarde* et de révéler la dynamique d'intensification, de spécification de la déviance par la fréquentation de divers groupes de déviants jusqu'à la rencontre avec la *Zone*, comblant les attentes des acteurs. Sans cette approche et le recours aux interprétations des acteurs, la coconstruction chercheur/enquêtés qu'elle impose, il aurait été impossible de considérer l'enchaînement des facteurs comme des imbrications rationnelles, réflexives et synchroniques.

Actuellement, j'étudie la sortie du processus de carrière *zonarde* et j'ai pu repérer 4 directions : un retour à la norme avec la location d'un appartement et des tentatives en direction d'une employabilité stable, un parcours institutionnel qui s'enlise (prison, hôpital psychiatrique, post-cure), une clochardisation, et l'adhésion au groupe de référence *traveller* ou d'un mode de vie alternatif en ruralité.

Par la suite, l'extension de cette recherche à d'autres familles de la rue en usant des mêmes outils, puis la réalisation d'une vague d'enquête par questionnaires auprès de *Zonards* de diverses villes françaises sont envisagées afin de mesurer la représentativité des données récoltées.

Bibliographie :

AVILES. A, HELFRICH. C , *Journal of youth and adolescence*, 2004, 33 (4), August, Life skill services needs : perspectives of homeless youth , , p 331- 338.

BARTH. F, in POUTIGNAT, STREIFF-FENART, Paris, PUF, 1995, *Théories de l'ethnicité, Les groupes ethniques*, p 154 à p 248, 270 P.

BAUDIER.F, *Santé Publique*, 2/2003, (Vol. 15), « Ces jeunes qui font peur... », p 181-189.

BECKER. H. S, Paris, Métailié, 1985 [1963], *Outsiders : Studies in the sociology of deviance*, 247 P.

BELLOT. C, *Lien social et Politiques*, 2003, n°49, « Les jeunes de la rue : disparition ou retour des enjeux de classe ? », p 173-182.

BERGER. P, LUKMANN. T, Paris , Armand Colin, 1996 [1966], *The Social Construction of Reality: A Treatise in the Sociology of Knowledge*, 288 P.

BERTRAND.V, *Connexions*, 2003, 2 (n°80), « La mendicité et l'état dangereux : l'historicité des représentations sociales dans le discours juridique », p 137-154.

BOURDIEU. P, PASSERON. J. C, Paris, Edition de Minuit, 1970, *La reproduction : Éléments pour une théorie du système d'enseignement*, 284 P.

BOURGOIS. P, Paris, Seuil, Collection Liber, 2001 [1995], *In Search of Respect: Selling Crack in El Barrio*, 394 P.

BRANNIGAN.A, CAPUTO. T, **Ottawa, Solliciteur général du Canada**, 1993, *Studying Runaways and Street Youth in Canada: Conceptual and Research Design Issues*.

CAUSE. A.M, PARADISE. M, GINZLER. J.A, EMBRY. L, MORGAN. C. J, LOHT. Y, THEOFELIS. J, *Journal of emotional and behavioural disorders*, 2000, 8, The characteristics and mental health of homeless adolescents: age and gender differences, p 230-239.

CHOBEAU. F, Paris, La Découverte, 1996, *Les nomades du vide*, 96 P.

CLIFFORD. J, in CEFAÏ.D, Paris, La découverte, 2003, « On Ethnographic Authority », p 263-306, *L'enquête de terrain*, 615P.

COHEN. A.K, New York, Free Press, 1955, *Delinquent Boys*, The Culture of the Gang, 198 P.

CÔTÉ, M.M, Montréal, Ed Liber, 1991, *Les jeunes de la rue*, 182 P.

DAMON, J, La Tour-d'Aigues,, Éditions de l'aube, 1996, *Des hommes en trop. Essai sur le vagabondage et la mendicité*, 132 P.

DEBARBIEUX. E, Paris, La documentation Française, collection La sécurité aujourd'hui, 2002, *L'oppression quotidienne : recherches sur une délinquance des mineurs*, 249 P.

DEBARBIEUX. E, Paris, Armand Colin, 2006, *Violence à l'école : un défi mondial ?*, 316 P.

DE QUEIROZ J-M, ZIOLKOVSKI. M, Rennes, Les PUR, DIDACT sociologie, 1994, *L'interactionnisme symbolique*, 140 P.

DEQUIRE AF, Dignes les Bains, colloque Éducation et territoires, 2007, *Les jeunes SDF : Entre une scolarité chaotique et une réinsertion problématique*.

DUBET. F, Paris, Fayard, 1987, *La galère*, 503P.

DURKHEIM. E, Paris, PUF, Quadrige, 2006 [1922], *Éducation et sociologie*, 130 P.

EHRENBERG. A, Paris, Calmann-Lévy, 1991, *Le Culte de la performance*, 323P.

EHRENBERG. A, Paris, Calmann-Lévy, 1995 □ □ *L'Individu incertain*, 351P.

GAETZ. S, *Canadian journal of criminology and criminal justice*, 2004, july, Safe street for whom ? Homeless youth, social exclusion, and criminal victimization, p 423- 455.

GEERTZ. C, Paris, Gallimard, Collection Bibliothèque des sciences humaines, 1983 [1973], *The interpretation of the culture*, 255 P.

GOFFMAN. E, Paris, Les éditions de Minuit, Le sens commun, 1973a [1963], *Behavior in Public Places: Notes on the Social Organization of Gatherings*, 251 P.

GOFFMAN. E, Paris, Les éditions de Minuit, Le sens commun, 1973b [1971], *Relations in Public: Microstudies of the Public Order*, 372 P.

GOFFMAN. E, Paris, Éditions de Minuit, 1974a [1974], *Frame analysis: An essay on the organization of experience*, 573 P.

GOFFMAN. E, Paris, Les éditions de minuit, Le sens commun, 1974b [1967], *Interaction Ritual: Essays on Face-to-Face Behavior*, 230 P.

GOFFMAN. Paris, E, Les éditions de minuit, Le sens commun, 1975 [1963], *Stigma: Notes on the Management of Spoiled Identity*, 175 P.

- GUILLOU. J, Paris L'harmattan,1998, *Les jeunes sans domicile fixe et la rue ou "Au bout d'être énervé"*, 132 P.
- HAGAN. J, MC CARTHY. B, Cambridge, Cambridge University Press, 1997, *Means Street, Youth crime and homelessness*, 299 P.
- KIDD. S. A, DAVIDSON. L, *Journal of community psychology*, 2007, Vol 35 (2), "You have to adapt because you have no other choice": the stories of strength and resilience of 208 homeless youth in New York city and Toronto, p 219- 238.
- HIRSHI. T, London (UK), Transaction publishers, 2009 [1969], *Causes of delinquency*, 309 P.
- HOGGART, R, Paris, Les éditions de minuit, Le sens commun, 1970 [1957], [*The Uses of Literacy*](#), 420 P.
- KURTZ. P. D, *Adolescence*, 1991, 26 (103), Problems of maltreated runaway youth,p 543- 555.
- LABERGE sous la direction de, Montréal, éd Multimondes, 2000, *L'errance urbaine*, 442 P.
- LAHIRE. B, 1998, Paris, Hachette Littératures, Pluriel sociologie, *L'homme pluriel : les ressorts de l'action*, 392 P.
- LE REST.P, 2006, Paris, L'harmattan, collection éducation et prévision, *L'errance des jeunes adultes, causes, effets, perspectives*, 224P.
- LLOBET ESTANY. M, *Sociétés et jeunesses en difficultés*, 2010, Le squat : un espace de socialisation et une alternative à la stigmatisation de la précarité des jeunes, <http://sejed.revues.org/index6628.html>.
- MARPSAT.M, FIRDION. J-M, *Recherches et prévisions*, 2001, Les ressources des jeunes sans domiciles et en situation précaire, n°65, p 91-112.
- MAUSS. M, Paris, PUF, 2007 [1923-1924], *Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques*,248P
- MEAD. G.H, Paris, PUF, 2006 [1934], Collection Le lien social, 1934. *Mind, Self, and Society*, 434 P.
- MEIDANI. A, Toulouse, 2007, Presse Universitaire du Mirail, collection Socio-logiques, *Les fabriques du corps*, 353 P.
- MERTON.R.K, Paris, Plon, 1997 [1965], [*Social Theory and Social Structure*](#), p 202-236, 384 P.
- MOIGNARD. B, Paris, PUF, collection Partage du savoir, 2008, *L'école et la rue : fabriques de délinquance : recherches comparatives en France et au Brésil*, 216 P.
- O'HARA. C, Edinburgh, Scotland and AK Press San FranciscoPrint in U.S.A, 1995, *The Philosophy of Punk: More Than Noise*, 148 P.
- OBLET. T, RENOUARD. J-M, *Cahiers de la sécurité intérieure*, n°61, *Ville en sécurité, sécurité en ville*, 2006, Inégalités d'accès à la sécurité en ville, la police n'est pas coupable, p 9-29.
- PATTEGAY. P, *Déviance et société*, 2001, L'actuelle construction, en France, du problème des jeunes en errance.p 257-277.

PARAZELLI. P, Québec, Presse Universitaire de l'Université du Québec, collection problèmes sociaux et interventions sociales, 2002, *La rue Attractive, Parcours et pratiques identitaires des jeunes de la rue*, 357 P.

POIRIER. M, HACHEY. R, LECOMTE. Y, *Santé mentale au Québec*, 2000, « L'inquiétante étrangeté de l'itinérance », vol 25, n°2, p 9-20.

POURTAU. L, Paris, CNRS éditions, 2009, *Techno, Voyage au Coeur des nouvelles communautés festives*, 196 P.

STRAUSS. A.A, GLASER.B.G, Paris, Armand Colin, 2010 [1967], *The discovery of grounded theory : strategies for qualitative research*, 409P.

STREIFF-FENARD. J, 1998, *Racisme et catégorisation*, texte en ligne sociale <http://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00081206/en/>.

RUBY. S, Paris, PUF, Broché, 2005, *Les crapuleuses*, 207P.

RULLAC. S, Paris, L'harmattan, Collection Questions contemporaines, 2005, *Et si les SDF n'étaient pas des exclus ?* Essai ethnologique pour une définition positive, 145 P.

TREND, Paris, OFDT, 2001, *Phénomènes émergents liés aux drogues en Aquitaine*, 70 P.

TREND, Paris, OFDT, 2004, *Usagers nomades ou en errance urbaine et dispositifs spécialisés de première ligne ou de soin*, consulté le 29 octobre 2008 à 15h40, <http://lesrapports.ladocumentationfrancaise.fr/BRP/064000007/0000.pdf>.

VIGARELLO. G, COURBIN. A, COURTINE. J. J, sous la direction de, Paris, édition du Seuil, 2005, « Histoire du corps tome 3, les mutations du regard, Le XXe siècle », in *Histoire du corps* (volume dirigé par A. Courbin), 522 P.

VEXLIARD. A, Paris, L'harmattan, Collection Les introuvables, 1997 [1956], *Introduction à la sociologie du vagabondage*, 244 P.

WHITBECK. L. B, JOHNSON. K. D, CHAPPLE. C. L, KURT. D, *Youth violence and juvenile justice*, 2004, 2, Gender and arrest among homeless and runaway youth : an analysis of background, family, and situational factors, , p 129-147.

ZENEIDI-HENRY. D, Bréal, édition Bréal, collection D'autre part, 2002, *Les SDF et la ville*, Géographie du savoir vivre, 288P.

WINCH.P, IN CEFAÏ D, Paris, La découverte, 2003 [1964], « *Understanding a Primitive Society* », p234-248, *L'enquête de terrain*, 615P

ⁱÉmeutes des Minguettes

ⁱⁱ Shepper en langage zonard signifie drogué aux hallucinogènes

ⁱⁱⁱ Envoyé spécial du 8/01/09, et du 10/01/08, Complément d'enquête du 29/09/08

^{iv} Tendances Récentes et Nouvelle Drogué, Observatoire Français des Drogues et des Toxicomanies

^v Associations missionnées par les Conseils Généraux dans les quartiers populaires pour aider les jeunes en difficulté

^{vi} Comme ils se nomment eux mêmes

^{vii} Être une camée dans la conception de *La family*, c'est ne plus avoir de libre arbitre et être prête à tout pour avoir de l'héroïne. Les camés ne sont pas des gens fiables et sont déconsidérés.

^{viii} Baltringue signifie homme de peu de valeur. Est taxé de baltringue celui qui ne paie pas ses dettes, qui n'a pas de courage, qui trahit ses amis.

^{ix} Douilles : réceptacles dans lesquels les fumeurs de Bong mettent leur mélange de tabac et cannabis qu'ils font brûler.

^x Bong : pipe à eau qui permet de fumer du cannabis.

^{xi} Mise à l'amende : racketter quelqu'un ou le frapper en fonction de la faute qu'il a commise. Elle est souvent liée à des problèmes de dettes de drogues, de rumeurs déshonorantes, de vengeance suite à des violences sur un des membres de *La Family*.

^{xii} Travellers : individus âgés de 18 à 35 ans, vivant de façon nomade en bus ou camion, souvent en tribu et suivant et ou organisant régulièrement les technivals, les free party techno dans l'Europe entière.

^{xiii} Fête techno illégale organisée souvent dans la nature ou dans des lieux industriels désaffectés

^{xiv} Système D : ensemble de techniques souvent délinquantes qui consistent à pourvoir aux besoins alimentaires, vestimentaires, d'hygiène, de déplacement et de drogues.

^{xv} Redskins : les skinheads au départ étaient animés par l'émancipation de la classe ouvrière et revendiquaient ces valeurs les estimant tout aussi importantes que celles de la classe dominante ; puis le groupe s'est divisé en deux parties : les redskins d'orientation communiste, anti-fasciste et les skinheads racistes, antisémites.

^{xvi} Normaux : désignent comme pour E. Goffman ceux qui adhèrent aux normes de la société et sont perçus tels quels.

^{xvii} Visuels ou visus : se sont des projections de films ou des décors en tissu, papier, des sculptures réalisés pour les Free Party en fonction de la musique représentée afin d'accentuer l'ambiance de la fête